

ENRIQUE VILA-MATAS

# La peau d'Hamlet

*Air de Dylan*, d'Enrique Vila-Matas, serait un *Hamlet* revisité dans le Barcelone branché des années 2000, sauce Debord. Un cinéaste minable veut venger son père, écrivain postmoderne. Un grand roman testamentaire.

PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI

**T**ous les cinquante ans, on essaie de tuer Hamlet. Joyce a initié le rituel dans *Ulysse*, Müller l'a poursuivi dans *Hamlet-Machine*, Enrique Vila-Matas organise dans son dernier roman, *Air de Dylan*, son attentat contre le prince d'Elseneur. Hamlet gêne l'écrivain contemporain. Il faut donc le faire taire, et survivre à son silence.

S'amusant à écrire ce qu'il annonce comme son dernier livre, Vila-Matas crée son propre Hamlet, un triste sire du XXI<sup>e</sup> siècle passé par Hollywood, à mi-chemin entre Ed Wood et Barton Fink. Il le rencontre au cours d'une conférence en Suisse, le jeune homme disserte devant une salle vide. Vila-Matas donne à son Hamlet un nom ridicule, Vilnius Lancastre (alliance surprenante de la Lituanie et de la Grande-Bretagne), une ressemblance quasi totale avec Bob Dylan et une radicalité esthétique déployée dans un projet de film qui ne verra jamais



le jour : *Archives de l'échec*. L'auteur s'avoue très vite sa fascination pour le jeune Vilnius. La vieille obsession de Vila-Matas pour la passion père-fils réapparaît là. Vilnius se dit hanté par l'écrivain qu'était son père et qui vient de mourir, dernière figure du postmodernisme espagnol. Le roman se corse : Vila-Matas nous parle-t-il de lui-même et de sa succession ? Compose-t-il son propre tombeau ironique ? Lancaster a écrit un grand livre, *L'Interruption*. Le livre central de l'œuvre de Vila-Matas : *L'Imposture*.

Et nous voilà, comme toujours dans un livre de Vila-Matas, un peu perdus. Ce jeune Vilnius-Hamlet est-il l'ennemi ou le double de l'auteur ? Son fils spirituel ou son fossoyeur ?

## Hamlet, l'écrivain qui n'écrit pas

Sans doute les deux. Les deux hommes se retrouvent dans le milieu artistique barcelonais. Vilnius présente à Vila-Matas les deux femmes qui l'entourent, sa mère, folle Gertrude, et sa petite amie, blonde Ophélie du nom de Débora. On devine l'hommage à peine voilé à Guy Debord, ombre tutélaire du jeune couple. Plus le roman avance, plus l'auteur accompagne Vilnius et Débora dans leur projet secret : venger l'assassinat du père, perpétré, vous l'aurez deviné, par la mère et son amant. Tournant du roman : le narrateur assiste, médusé, à la représentation de *La Souricière*, montée par Vilnius et Débora (allusion à *The Mousetrap* dans *Hamlet*) dans une librairie barcelonaise. Le jeune couple parviendra-t-il à faire surgir, par sa mise en scène, les aveux des meurtriers ? Là n'est pas l'essentiel. Vilnius devient aux yeux du milieu artistique barcelonais ce à quoi Vila-Matas a toujours aspiré : un écrivain qui n'écrit pas.

« On ne fait rien mais on est indispensables », répètent en chœur Vilnius et Débora, comme en écho au « Ne travaillez jamais ! » de Debord. Ce pont entre Shakespeare et Debord explique pourquoi Vila-Matas ne parvient pas, comme Joyce ou Müller avant lui, à ses fins meurtrières. Hamlet est le terroriste du vrai, l'incarnation de cette aspiration radicale qui fait le lit de toutes les jeunesses. Tuer Hamlet serait assassiner l'origine même de la vocation d'écrivain.

## Une époque en pleine gueule de bois

C'est une affirmation paradoxale pour Vila-Matas qui a construit son œuvre sur une méfiance envers toute illusion de vérité, mais il l'avoue dans ce roman : la lucidité n'est pas si facile à vivre. Comme le confie le père, Lancaster, à son fils : « *Le monde des gens sobres est pire que celui des alcooliques, car il est impitoyablement inhumain.* » Vila-Matas nous décrit un monde contemporain en pleine gueule de bois dans lequel plus personne ne ressent le besoin de création. Adouber le vrai, refuser l'illusion nécessaire de l'art, c'est se condamner à mourir dans un monde sans ivresse. Étrange mouvement, c'est la jeunesse qui dans le Barcelone qu'il décrit, annonce la fin des illusions : son Hamlet semble avoir mille ans. En mettant en scène cette jeunesse qui flirte avec le nihilisme, comme d'autres

jadis avec la révolution, Vila-Matas s'interroge sur la possibilité d'une nouvelle voix esthétique dans un paysage culturel dont il se désole. Il nous met en garde : le triomphe d'Hamlet pourrait être le vide. Destemps impitoyables – il fait plusieurs fois allusion à la crise économique qui touche l'Espagne –, engendrent des enfants dangereux, nous dit Vila-Matas. D'ailleurs Vilnius, contrairement au Hamlet de Shakespeare, parle en prose, donc, « sans émotion » Vilnius, par sa radicalité, s'enterre dans sa jeunesse comme Hamlet, à la fin de la pièce, se retrouve à la tête d'un royaume mort. Car s'ils vengent leurs pères, ces deux fils n'assument pas leur héritage. Vilnius refuse la transmission littéraire, « *l'effort grandiose à fournir [...] pour mettre de l'ordre dans la conscience troublée* ». À la fin du roman, il demeure hébété et passif dans le chaos inchangé de son époque.

## L'enfer sans passé

Si Vila-Matas est séduit par Vilnius, il voit aussi en lui le monstre contemporain : un Oblomov amnésique. La seule tentation de travail qu'il connaît est celle de scénariste à Hollywood, mais il se heurte là à un enfer sans passé, sans transmission possible. On y sent « *la présence du suicide* », écrivait Faulkner. À son tour, Vila-Matas en fait un « état mental » plus qu'un lieu. Dans le Hollywood du roman, on ignore l'histoire du cinéma. Vilnius en revient terrifié, sans comprendre que ce refus de l'héritage est aussi le sien. C'est seulement à la fin du roman qu'il formule son effroi de l'avenir dans un monde sans mémoire : « *Jamais il n'aurait pensé qu'il pourrait avoir le dernier mot sur son père.* » Vertige du fils sans héritage. Là se termine l'illusion d'une jeunesse qui croit qu'elle échappera aux destins des pères. Et là commence le dilemme hamletien par excellence : peut-on condamner le monde et échapper à sa propre condamnation ? « *The rest is silence* », concluait Hamlet. Vila-Matas ne parvient pas au silence, ni à cesser de se débattre avec Hamlet. Qui aura la peau de l'autre ? C'est à voir, mais le combat vaut le détour.

Vila-Matas crée son propre Hamlet, un triste sire du XXI<sup>e</sup> siècle passé par Hollywood, à mi-chemin entre Ed Wood et Barton Fink



AIR DE DYLAN

traduit l'espagnol par André Gabastou  
Christian Bourgois / 392 p., 22 €

RENTRÉE LITTÉRAIRE